

SUD, à l'origine, pour Jean Malrieu

Pierre Dhainaut

Celle qui réveille la nuit d'entre les morts et les gisants n'est pas naïve,
Celle qui dit : Lève-toi. C'est l'heure du rendez-vous.

Poumons brûlés, toutes feuilles flétries,
La beauté meurt. Il n'y aura pas de bruit,
Et le visage est lisse des drames et surprises.
Nous ne nous souviendrons pas. La nature déborde.
L'amour est panique. Nous serons morts
Da,ns bien longtemps.

Dans bien longtemps existe quelque part et fabuleux
Le jardin. Je rêve. Il règne
Sur tout ce que l'on aime.
C'est le verger immortel. Là, est la joie féline
Et cette grâce.

A ses pieds, je n'ai cessé de grandir.

La parole qui se voulut et parfum et fumée
A-t-elle d'autre soin que d'exalter l'éphémère ?
En vous, ombre et soleil, cendre ou brasier,
Je calme le tourment. A la vitre froide
J'appuie la femme et la voici buée
Et chevelure.

La beauté, c'est l'accomplissement.

JEAN MALRIEU

(extrait de « Le nom secret » in *Dans les terres inconnues et
quotidiennes*, œuvres complètes de J. Malrieu,
préface et notes de Pierre Dhainaut, Sud, 1986)

Il en va de la vie d'une revue comme de la vie même, les premiers moments sont toujours décisifs. Un colloque consacré à *Sud* serait incomplet s'il ne disait quelles furent les intentions et les orientations initiales, qui sont inséparables de la personnalité de Jean Malrieu, le rédacteur en chef de 1970 à 1976. Après sa mort, cette année-là, jusqu'au numéro ultime en 1996, son nom fut rappelé, précédé de l'expression « Directeur-Fondateur ».

« Fondateur », Malrieu aurait apprécié ce mot. « Directeur », sans doute aurait-il laissé éclater ce rire qui lui était familier, qui rejetait la pose et le poids du sérieux. Autant que de la fidélité il avait le sentiment de la précarité: jamais il n'aurait pu deviner que *Sud* vivrait un quart de siècle. Ce qui l'intéressait, c'était « le début des choses ». Je cite une lettre de septembre 71: il regrettait que « la part d'aventure (soit) terminée ». Il craignait « la routine ». Et dans une lettre d'octobre 74, il avouait qu'il ne savait pas s'occuper du « bureau des affaires courantes ». Malgré tout il ne ménagea pas ses efforts, s'adressant aux uns et aux autres, sollicitant des subventions, participant à des rencontres publiques, et pour cela, lui qui était sédentaire, se déplaçant. Rien dans son tempérament ne le préparait aux tâches administratives régulières, mais il se soucia de la revue bien plus que de ses livres. Il crut à la vocation de *Sud*.

C'est cette vocation que j'évoquerai, telle qu'elle se dessina peu à peu, puis se concrétisa dans les numéros 1 à 17 ou dans ceux qui furent posthumes, mais dont Malrieu avait accepté le principe. Dans la naissance de *Sud* je n'ai joué aucun rôle, comment l'aurais-je fait habitant loin de Marseille? Mais Malrieu voulut m'y associer puisque dès le début j'en fus l'un des correspondants et que dans ses lettres, parfois de semaine en semaine, il me tint au courant de tout ce qui se projetait. La simple reconnaissance m'oblige à le dire maintenant : du premier au dernier numéro j'ai souvent collaboré à *Sud*, trois de mes livres ont été publiés à son enseigne, je m'y suis toujours trouvé chez moi, je lui dois, que Jean fût présent ou non, d'avoir été écouté.

1968-1970, qui était Malrieu pendant les années de gestation de *Sud* ? «Un poète comme on n'en fait plus », la formule de Jean Tortel est aussi élogieuse qu'ambiguë. Il appartenait à une génération qui se découvrit par la lecture de Max Jacob et de Reverdy, il était proche de Desnos et d'Eluard, il admirait Breton qu'il rencontra plusieurs fois. Et certes depuis longtemps il avait trouvé sa voix propre, *Le Nom secret* en 1968 venait de le confirmer : seul lui importait ce qui avait le pouvoir de «repassionner » la vie. L'amour, la poésie, jamais il n'en douta. Tout naturellement il s'irritait lorsqu'il voyait tant de poètes préférer l'interrogation de l'écriture ou sa contestation à l'écriture même, qui pour lui, de toute manière, ne devait pas être le souci constant. Or le mouvement esquissé au seuil de la décennie, qui mettait en avant les questions de langage et de forme, connut alors son apogée. Pour lire une revue, *Tel Quel* ou sa rivale, *Change*, et beaucoup d'autres à leur suite (*Manteia* notamment, *Action poétique* même), il fallait un solide bagage de linguiste, de sémiologue et de psychanalyste que Malrieu ne possédait pas et qu'il ne tenait pas à acquérir. Dans ces recherches théoriques et dans ces expérimentations il n'apercevait qu'une impasse, une « agonie poétique » (lettre du 7 février 1969). Pourquoi n'aurait-il pas réagi ainsi? Au plus vif il se sentait atteint.

Breton était mort, *Les Cahiers du Sud* avaient disparu la même année, 1966. « Breton nous manque », m'a dit souvent Malrieu, il était une conscience, il témoignait d'une exigence qui ne nous demande pas seulement d'écrire des poèmes, mais de vérifier ce qu'ils promettent, de le risquer, de le renouveler en permanence. Quant aux *Cahiers du Sud*, leur fin avait laissé pour Malrieu un grand vide. On le sait, la revue de Jean Ballard l'avait reconnu en 1950, elle avait édité son premier livre, *Préface à l'amour*, et sa collaboration y fut abondante. Il en appréciait cet esprit d'ouverture et de rigueur que Tortel en particulier incarnait, un maître dont il guettait les critiques avec inquiétude. Il appréciait aussi cet esprit dont avait témoigné un numéro spécial préparé par Joë Bousquet, publié en pleine guerre comme un acte de résistance, *Le Génie d'Oc et l'homme méditerranéen*. Où retrouver un accueil semblable?

Ce n'est pas *Manteia* qui aurait pu atténuer l'impression de solitude que Malrieu éprouvait, au contraire. Cette nouvelle revue, projetée avant la fin des *Cahiers* par quelques-uns de leurs collaborateurs, ne se distinguait pas de celles qui, à Paris, imposaient le ton. Malrieu ne figura qu'une fois au sommaire, il démissionna vite. La mésaventure aurait été sans conséquence s'il n'avait pas dû se séparer d'amis dont il ne comprenait pas l'évolution. « Scientisme et sectarisme », son jugement fut définitif. Je devrais mentionner ici *L'Ephémère* qui, entre 1967 et 1972, se tenant au-dehors des querelles idéologiques, perpétuait les seuls impératifs de la poésie, mais la revue avait un caractère disons élitiste, qui ne convenait pas à Malrieu.

Pourtant sa force créatrice était intacte. A dessein j'emploie cette expression démodée : à l'époque on ne parlait plus que de travail textuel ou de pratique scripturale. Malrieu, lui, de 1968 à 1974, écrivit toute une suite de poèmes qui sont parmi les plus beaux de son œuvre (encore une expression démodée), *Possible imaginaire*, *Le Château cathare*, *Le plus pauvre héritier*, *Sous le noyer de Saint-Paul*... Peut-être doivent-ils leur intensité au rejet d'une avant-garde littéraire trop technicienne, soumise au langage des ordinateurs – Malrieu disait cela en 1970 –, en un mot « déshumanisée », et plus généralement au rejet d'une société que l'on qualifiait d'abondance et de consommation : leurs titres mêmes renvoient à des valeurs morales aussi bien que poétiques intemporelles. Ne l'oublions pas quand nous retraçons l'histoire de *Sud* : c'est au nom d'une assurance renforcée par les poèmes que Malrieu entreprit de fonder la revue, où il en publia de nombreux extraits.

Le 25 décembre 1968, Malrieu m'annonçait « la naissance d'un groupe poétique marseillais », il pressentait de « futures réalisations » : un mois après, il envisageait l'apparition d'une revue. Il fallut cependant attendre plus d'un an pour qu'elle vît le jour.

Hétérogène, informel, le groupe avait l'habitude de se réunir en haut de la Canebière dans un ancien kiosque à musique aménagé pour ce libre usage par l'Action Culturelle du Sud-Est dont le responsable était un homme de théâtre en accord avec le climat de 1968, Antoine Bourseiller. Pour la plupart, les jeunes gens qui le composaient souhaitaient que la poésie ne soit pas séparée de la vie quotidienne : ils distribuaient dans les rues *Contre-Attaque*, leur bulletin ronéotypé, comme des tracts. C'est alors que Jean-Max Tixier, un des responsables d'une action analogue, « Silex », prit contact avec eux. Spontanément Malrieu fut de connivence: il avait la nostalgie des années cinquante où avec Gérard Neveu, après une grève des dockers, il créa l'Association des poètes de

Marseille, à l'origine d'*Action poétique*.

Mais de cette effervescence rien ne serait sorti si n'était venue de Jean Puech, le libraire de la Touriale, la proposition de faire une revue et de l'aider financièrement. Malrieu fut aussitôt intéressé. Elle permettrait de « nous engager » à la fois « politiquement, poétiquement, géographiquement » : les trois adverbes figurent dans la même phrase d'une lettre du 7 février 1969. Pour constituer un comité de rédaction, Malrieu choisit parmi ses amis proches, tous nés entre 1931 et 1945, Christian Beuvain, Yves Broussard, Roger Méyère et Jean-Luc Sarré. *Comme*, le titre qu'il suggéra, s'inscrivait dans la mouvance surréaliste, mais, comble d'ironie, un des livres de Marcelyn Pleynet s'intitulait ainsi : *Maxima* le remplaça, trouvé par Beuvain. L'élaboration fut difficile, du « faire part » de naissance, un dépliant de quatre pages, sorti en juin.

Pourquoi *Maxima*? Ce titre grandiloquent s'opposait, pour qui était capable de l'entendre, à *Manteia*, bien que les hostilités ne fussent pas directement déclarées. Disons-le, ce faire part est confus, non seulement parce que Malrieu, de son propre aveu, n'était ni « théoricien » ni « philosophe », mais parce que, au sein même du comité, les tendances étaient diverses. Beuvain et Méyère se recommandaient du surréalisme, certainement pas Broussard et Sarré. Malrieu lui-même était double: *Maxima* ne sera pas surréaliste, au sens orthodoxe, insistait-il, « mais nous nous réclam(érons) des mots d'ordre de Breton, d'Eluard et de Péret » (lettre du 21 avril), « c'est là qu'il y a le feu ». Et Georges Mounin, sollicité par Malrieu, fera l'éloge de la poésie en « des temps (...) rassasiés de bruits et d'images » en citant justement le « feu pour vivre mieux » d'Eluard. Un long passage de *La Parole est à Péret* sera recopié. La célèbre devise de Breton servira d'épigraphe, « Liberté couleur d'homme ». Le texte collectif (de la main de Malrieu) multipliera les expressions générales, condamnant « l'analyse » et « le scepticisme » qui désormais « remplacent la création », affirmant l'attachement de *Maxima* « au réel, y compris les forces de l'ombre », exaltant la révolte et l'utopie : *Il y aura une fois...* Mounin, incidemment, faisait une allusion à la « nature méditerranéenne ». La publication du premier numéro était prévue pour janvier 1970.

Malrieu était de ceux qui prouvent le mouvement en marchant: « *Maxima* sera ce que nous en ferons » (28 juillet). Elle fut d'abord un espace d'appel. Aux premiers textes en sa possession au printemps, des inédits de Gaston Massat, « tragiquement beaux », et de Neveu, vinrent s'ajouter pendant l'été ceux d'amis ou de correspondants, quels que soient leur âge et leur lieu de résidence, Simon Brest, Pierre Della Faille, André Miguel, Gaston Puel, Christian Prigent, Robert Sabatier, Jean-Luc Steinmetz... A vrai dire, dans cette liste, seuls surprennent les noms de Steinmetz et de Prigent, celui-ci amené par celui-là dont Malrieu venait de préfacier un recueil : ils n'avaient à l'égard de *Tel Quel* aucun jugement négatif (*TXT*, la revue qu'ils s'apprêtaient à lancer, s'en démarquerait sans s'y opposer). Tous les deux ne participèrent au premier numéro de *Sud* que par des essais, Prigent pour ne plus revenir, Steinmetz pour revenir, plus tard, à l'occasion d'un fronton dédié à Tortel.

A l'automne, l'entrée dans le comité de Léon-Gabriel Gros modifia la perspective. Malrieu le connaissait depuis le temps des *Cahiers du Sud* : j'ignore ce qu'il pensait du poète des *Elégies augurales*, il admirait le critique et le traducteur. Sa présence signifiait qu'un trait d'union allait s'établir entre *Les Cahiers* et *Maxima*. Bien plus, Ballard vit avec

sympathie l'arrivée à Marseille d'une revue qui ne s'inféodait pas aux modes récentes et promit de lui confier des inédits de Bousquet : c'était une sorte de passage du témoin.

Maxima, si j'ose dire, avait vu trop grand (nombre de pages, format, illustrations), les ressources financières firent défaut. Fin 69, début 70, tout sembla perdu. En février le projet reprit corps. On décida de répartir sur deux livraisons les textes rassemblés, et du coup, disait Malrieu avec humour, *Maxima* deviendrait *Minima* ou *Minus* ! Du reste, ce premier titre n'avait satisfait personne. Lettre du 25 février : « Je crois que nous appellerons (la revue) *Sud* à moins que Ballard (...) ne fasse obstacle. (...) ce mot nous situerait mieux (...). *Sud* ne tiendrait pas à se cantonner dans les limites méditerranéennes, mais nous sommes tous des fils d'Occitanie, du juste soleil, de la justice et de la fureur. »

Lettre du 1^{er} mars : « Cela s'appellera *Sud* (...). J'ai rencontré Ballard avec le commanditaire. Il m'a donné sa « bénédiction ».

La crise permit une décantation, une redéfinition du propos. Un nouveau faire part fut rédigé, deux simples paragraphes :

Loin du folklore et d'une géographie, c'est à travers la pensée de l'homme méditerranéen que la revue *Sud* se présente à la fois comme direction et comme patrie, convie à la quête qui rassemble pour la conquête de l'esprit.

Essentiellement consacrée à la poésie considérée ici non comme une science exacte mais comme (ce qu'il est important et urgent de maintenir au plus haut point intelligible) le langage commun, cette revue trimestrielle publiée à Marseille, ville de carrefour européen, ouvrira ses pages et ses chroniques à la littérature vivante non seulement en Europe mais dans le monde entier.

Cette déclaration ne fut pas reproduite dans la revue, celle-ci s'ouvre sur deux pages de Malrieu qui semblent avoir été écrites pour la circonstance, mais qui sont tirées, sans que la mention en soit faite, de *Préface à l'amour*. Elles révèlent une continuité : « La poésie comme la science exige un langage de rigueur : tout est austère dans l'amour, il mesure l'homme et les choses », mais ce mot de science les relie à l'actualité. *Comme la science*, alors que le faire-part précisait : *non comme une science exacte...* Gros, un peu plus loin, dans « Un pauvre métier », le métier de critique, laissera aux « professionnels » « l'ambition de faire de la connaissance poétique une science exacte ». Tel était le débat de l'époque. Même si, on le verra, il y eut quelques exceptions, *Sud* se situa délibérément, pour reprendre les termes de Gros (qui invoque en passant Breton, Eluard et André Gaillard), du côté de la « sensibilité », de « l'espérance », de « la confiance dans l'homme reprenant conscience de ses pouvoirs ». Et Malrieu corrigea le texte de *Préface à l'amour* : le poète « appelle dans une langue toujours nouvelle que l'univers écoute et qui va *débusquer* la vie », il souligne ce dernier verbe, il renonce à « expliquer ».

Les références au surréalisme, cette fois, sont réduites. Beuvain était parti, et Méyère, dont les poèmes s'intègrent mal aux deux premiers numéros, s'éloigna après le douzième. Malrieu refusa même de publier des lettres de Breton et de Péret concernant leurs relations avec le trotskisme : la politique non plus ne fut pas présente à *Sud*.

Lorsqu'elle parut enfin, en mai 1970, elle se voulait une revue de poésie (Gros emploie l'expression) et proposa d'abord presque exclusivement des poèmes ou des chroniques sur la poésie. En ce sens, *Sud* malgré son nom imprimé lui aussi en rouge n'avait pas l'intention de remplacer *Les Cahiers du Sud*. Mais au comité d'origine

composé de poètes se joignirent à partir du n° 3 (mars 1971) Pierre Caminade et Antoine Raybaud (ils « nous seront sur le plan théorique d'un grand secours », reconnaissait Malrieu), puis à partir du n° 5-6 (fin 71) Jean-Pierre Cometti. Caminade, poète et romancier (souvenons-nous du *Don de merci*), était professeur, tout comme Raybaud et Cometti, littérature et philosophie. Raybaud, en fait, ne collabora guère, Cometti durant cette période donna quelques notes, ils se retirèrent quand ils quittèrent l'Université d'Aix (mais le second revint autour de 1990). Progressivement l'ambition grandit, et la ressemblance avec *Les Cahiers* devint évidente.

C'est ainsi que *Sud* reprit l'usage de ces frontons qui avaient été l'une des spécificités, après la guerre, des *Cahiers* (sur Valéry et Saint-John Perse, deux figures tutélaires pour *Les Cahiers* justement, sur Giono ou Ferdinand Alquié, sur Ponge). Plusieurs numéros spéciaux furent publiés (un Faulkner, un Fenosa), beaucoup furent mis en chantier (en particulier une série de panoramas des poésies étrangères, ce qui à l'époque n'allait pas de soi), qui eurent des fortunes diverses. Un lecteur des *Cahiers du Sud* ne pouvait être dérouté, d'autant qu'il retrouvait dans *Sud*, salués lors d'un décès ou d'une publication, parfois longuement honorés, des auteurs qui lui étaient familiers, après Bousquet, Toursky, Brauquier, Ballard, Tortel, Audisio...

Malrieu ainsi que ses amis étaient très attachés à ce nom de *Sud*. Deux mots dans la déclaration liminaire éclairent ce choix, une « patrie », certes, une « direction » surtout, que met en valeur cette citation de Bousquet sur la quatrième page de couverture du premier numéro et souvent reprise: « Révolte de l'homme du midi qui veut être la chair de son chant... »

Le premier numéro cependant ne fut qu'une ébauche aux yeux de Malrieu, mais il était fier du deuxième (septembre 1971), qui coïncide parfaitement avec le titre. Outre les inédits de Bousquet placés en tête, il contient des poèmes de Sarré (« Le Pays prononcé »), Frédéric-Jacques Temple (« Le Figuier »), Pierre Torrelles (« Fulguration »), Broussard (« Hauts lieux »), Christian Guez (« Neuf méditerranées »), Gaston Puel (« L'Oréade »), Ovide Marchand (« Branches de vie »). Tous ces auteurs ont en commun d'être nés dans le Sud et d'y vivre: les titres en font foi. Quelques articles les complètent, de Caminade (« L'Esprit méditerranéen et la recherche de l'amour ») et de Pierre Malrieu, le fils de Jean («Permanence du Catharisme ou recherche de l'esprit »).

Mais rien, ni dans ce sommaire ni dans les suivants, ne permet de rattacher *Sud* au courant en plein essor des revendications occitanes, elles n'avaient pas leur place dans la revue, ce que bien des amis de Toulouse et de Montauban, non de Marseille, reprochèrent à Malrieu (puis-je le dire? ils s'étonnaient que j'y participe, j'étais un étranger). Hâtivement il aborda le sujet, en rendant compte de deux anthologies (n° 5-6 et n° 11) : il se réjouissait de la renaissance d'une langue, que du reste il ne parlait pas, il approuvait les luttes, il promit que *Sud* préparerait un numéro spécial sur l'Occitanie, lequel ne vit jamais le jour. Montségur symbolisait pour lui la « révolte de l'homme du midi » : c'est durant l'été de 1970 qu'il écrivit *Sur les chemins de Somplessac*, qui devint *Le Château cathare*. Sur ces « chemins » il emmena Broussard et Sarré. Avec le neuvième numéro, début 73, apparut le dessin de la colombe qui demeura jusqu'au bout l'emblème de *Sud*. Cette révolte, inséparable d'une « patrie » – une terre, une histoire – , si riche soit-elle, ne saurait s'y restreindre, elle ne prend tout son sens que si elle est aussi une « direction »,

une aspiration qui ne s'apaise pas. L'éditorial du n° 90 (« *Sud* a vingt ans ») le confirmera. *Sud* « perpétue (...) une vocation méditerranéenne s'exprimant dans l'universalité de la pensée et de la poésie, en quelque lieu qu'elles prennent racine ». A sa façon, lyrique, cet extrait du *Château* publié dans le n° 3 l'avait dit: « Hérétique de toute foi, mon visage porte la marque de tout ce qu'il fallait entreprendre pour parfaire et reste inachevé. »

Ce qui singularise *Sud* au départ, c'est la volonté, que partageaient Broussard et Sarré comme Gros et Malrieu, de ne pas se laisser séduire par ce qui occupait le devant de la scène. La déclaration liminaire n'avait rien d'agressif, elle n'y faisait qu'une allusion discrète, elle aurait préféré l'ignorer : «notre politique est uniquement de présenter des textes », m'expliquait Malrieu en octobre 1970, mais il admit en décembre que « c'était peut-être une erreur », et une fois encore il s'en prenait à ceux qui « tournent en rond dans le langage » pour se contenter de « miniatures » précieuses, stériles. S'il le faut, menaçait-il, « il y aura le coup de poing ». Il n'y en eut pas. Tortel, volontiers consulté, recommandait la prudence.

Mais les poètes accueillis n'étaient pas tous aussi tranchants que Malrieu. Ils étaient eux-mêmes, souvent (je le sais bien), divisés, tour à tour intéressés et méfiants. Deux exemples empruntés au début et à la fin de la période envisagée : André Miguel, dès le deuxième numéro, donna une série de chroniques où il ne cachait pas son attention, sa « vigilance » allait-il jusqu'à dire en se référant à Barthes et à Julia Kristeva, pour « ce qui se passe du côté de la théorie » : « son effort d'élucidation tend à faire de l'écriture un acte éminemment poétique » au-delà des conceptions qui réduisent la poésie à un « ornement » ou à un « rituel ». Il ne la rejetait que s'il y percevait une « volonté brutale d'affirmation ». Il plaidait en faveur de la « contradiction » et de la « rébellion ». Dans une note sur « quelques livres parus en 1975 » (n° 17), Gil Jouanard, s'il ne cachait pas ses préférences pour Bonnefoy, Réda et Jaccottet, tenait à ne pas oublier ceux qui « doutent du chant poétique », voire ceux qui « estiment que toute poésie (...) est disqualifiée »:

A côté d'un certain ronron, je dis tout net que cette barricade-là me paraît infiniment plus proche de celle où nous veillons nous-mêmes.

De tels propos, Malrieu ne les acceptait pas sans réserves, mais il fit taire ses goûts profonds pour que l'on ne puisse reprocher à la revue d'être inactuelle et de se fermer. Davantage, entre 1971 et 1973, *Sud* publia un fronton et des dossiers qui déconcertèrent ses premiers lecteurs : le fronton n° 5-6 présentait un colloque sur le Nouveau Roman, les dossiers n° 8 et n° 10 deux auteurs que rien ne rattachait aux préoccupations des membres du comité, Roger Laporte et, surtout, si sec, si catégorique, Jean Ricardou. Ricardou avait apporté sa contribution au fronton Valéry, il revint en force avec un long article, « Penser la littérature aujourd'hui » suivi d'un ensemble d'études qui auraient pu être insérées dans *Tel Quel* ou ses épigones. Il ne fut jamais question de se rallier, et dans le n° 9 Francine de Martinoir n'hésita pas à s'amuser aux dépens des « Bons Petits Diables au Château », *Tel Quel* en pleine effervescence maoïste, à Cerisy, lors de la décennie Artaud-Bataille, mais on peut estimer que *Sud*, un temps, n'évita pas quelques écarts : dans le même temps, néanmoins, il maintenait sa ligne.

La poésie y a toujours tenu le rôle principal, sans honte, sans que le terrorisme

ambiant intervienne dans ses choix. On regrettera que Char n'ait donné que deux brèves pages. On regrettera certaines absences, celles, en particulier, des poètes que citait Jouanard, elles ne sont pas dues à l'inattention : la traduction de Musil (n° 10) est de Jaccottet, et Christian Guez rendit compte de *L'Arrière-Pays* et Malrieu de *Récitatif*, comme il se doit, avec éloges. En revanche, il me semble maladroit de reprocher à *Sud*, comme on l'a fait récemment, l'absence d'un Bernard Noël ou d'un Claude Royet-Journoud : sollicités, auraient-ils répondu ? Que de rencontres pourtant lorsqu'on relit ces numéros de *Sud* d'il y a trente ans ! On ne peut l'accuser de sectarisme. Aucune hiérarchie, les générations se côtoient : Andrée Chédid, Seghers, Rousselot, Pierre-Albert Jourdan (qui n'avait pas encore fondé *Port-des-singes*), Jean Joubert, Gérard Bayo, Jacques Ancet, Alain Frugier, Georges Drano, Marcel Migozzi, John E. Jakson, Hughes Labrusse, Pierre Chappuis, j'énumère au hasard quelques noms parmi ceux que je n'ai pas encore prononcés. Certains ont débuté à *Sud*, et l'un des rôles essentiels d'une revue fut rempli, qui est de découvrir. Il conviendrait d'ajouter les auteurs d'articles et de notes, ils sont intervenus de cette manière pour la première fois, je pense à Tixier, à Jacques Lovichi, à Max Alhau.

Même si les critères de choix sont très larges, convient-il de dire éclectisme ? Le sommaire du troisième numéro mérite d'être examiné : un long fragment du *Chant et ses fontaines*, de Georges William Russel, traduit et préfacé par Gros (« c'est à peine si dans les brefs moments où ma nature devient vaguement transparente il m'est possible d'entrevoir une lumière plus grande que la lumière du jour »), des poèmes de Claude Sernet et de Georges Herment, deux amis de Malrieu qui venaient de mourir, de deux autres amis, jeunes, Pierre Dargelos et Michel Vautier, d'un surréaliste de Belgique, Achille Chavée, d'Alejandra Pizarnik (« Extraction de la Pierre de la Folie »). Malrieu, qui avec « Les Parfaits » les accompagnait « languedociennement », avait « monté seul » ce numéro (lettre du 4 juin 71), il le proposait comme un exemple de « mystique réaliste », l'expression, caractéristique du dernier Malrieu, en définit bien la tonalité générale, elle convient également, du moins en partie, à d'autres numéros.

Autre constante, plus affirmée, celle que désigne évidemment le mot *Sud*, l'importance accordée à ce que Jouanard, dans la note citée, appelle la « patrie primordiale, où paysage mental et paysage physique entrelacent leurs sentiers et leurs végétations ». *Sud* a offert l'hospitalité à de nombreux poètes qui, ne voulant pas rompre notre lien avec le monde (que certains ne nommaient plus que le référent), ont cherché dans les lieux à maintenir une présence, à l'éclairer d'autant plus vivement qu'ils la sentaient menacée.

Jouanard est de ceux-là, mais j'insisterai sur deux fondateurs de la revue en reprenant leurs premières contributions. Déjà Broussard avait cette sobriété rauque et vibrante qui porte sa marque à travers les années, il écrivait « sur l'écorce », certains sites privilégiés l'inspiraient, « chemin faisant », ainsi Esparron, un village des Alpes de Haute-Provence :

Chaque arbre
est à sa place

la pierre attendra

le temps
nécessaire
pour brûler

où le rouge du soir
enveloppe le cri du dernier oiseau
et coupe le souffle
il ne faut rien changer

Rejets et intervalles rompent le vers traditionnel, interdisent le développement : Broussard épure la sensation, et la méditation en procède, on ne distingue plus ce qui fulgure, ce qui respire. Sarré (qui, je crois, n'avait rien publié avant *Sud*) adoptait lui aussi une écriture aiguë, rapide, qui interroge le visible dans *Midi partout* :

On ne sait pas ce qui éclate
Sans cesse dans notre dos
Cette vigilance de l'heure
On ne sait pas ce qui l'allume
En bas au sein de la vigne
On devine c'est l'été (...)

Ni Broussard ni Sarré, malgré l'amitié qu'ils portaient à Malrieu, ne subissaient son influence, mais ils ont gardé de l'auteur du *Plus pauvre héritier* une leçon ; Broussard intitulera un de ses livres *Pauvreté essentielle*, et Sarré dira dans *Affleurements*: « Je sors pour m'appauvrir en toute lucidité ». Ils se tournaient plutôt vers Char ou vers Dupin, ils ne chantaient plus, ils ne croyaient plus en l'unité du réel et du langage, mais ce qu'ils saisissaient par bribes, intensément, s'inscrivait comme des échardes.

Une étape dans l'histoire de *Sud* s'achève avec la mort de Malrieu, mais son départ de Marseille quand il prit sa retraite et son installation à Penne-de-Tarn amenèrent des changements. Sarré et Cometti se retirèrent du comité, leur succédèrent Simon Brest, Hughes Labrusse, Pierre Malrieu et Gaston Puel. L'administration à Marseille, la rédaction à Penne, la solution était-elle pertinente? La mort se chargea de répondre. La revue survécut à Malrieu : renoncer à ce qu'il avait fondé, c'eût été, par-delà sa personne, trahir ce à quoi il tenait le plus. Elle dura. Le climat dans lequel elle était née se modifia peu à peu, elle dura parce qu'elle n'avait pas été l'organe d'un groupe et d'une doctrine : plus qu'un maître entouré de disciples, Malrieu avait été, selon un mot cher à Broussard, un catalyseur. Une revue qui tient compte de la diversité même des écritures, renforce en chacune de ses livraisons, comme le fait chaque poème quand il ne se contente pas de se suffire et de se clore, le désir d'un bien commun.